

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITÉ FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. III)

Collège Joliette, mardi 1er avril 1879.

(N^o 13)

IL FAUT CROIRE OU MOURIR

II^{me} ARTICLE

LE SUICIDE SOCIAL.

Nous avons établi dans notre précédent article avec la preuve des faits et le témoignage des historiens et des philosophes de tous les temps, que la religion est la seule base solide et durable, et comme le ciment de tout édifice social. C'est donc dans les croyances religieuses d'un peuple, dans sa vie intime du cœur et de l'âme, qu'il faut chercher la solution de toutes les vicissitudes de son histoire, la raison de son rôle providentiel, le mystère de son élévation et de sa fortune, la cause de son caractère et l'arcane de sa mort. Il résulte de là que les théologies sont des systèmes de civilisation plus ou moins complets, selon qu'elles se rapprochent plus ou moins de la vérité. Le panthéisme oriental, le dualisme égyptien et le polythéisme grec ont eu leurs siècles de foi sincère suivis d'une certaine prospérité temporelle et d'un essor de l'esprit qui formèrent les civilisations païennes. Mais ce développement intellectuel devenait fatal à la société même dont il était la gloire dangereuse et rapide, parce que ni les fables absurdes dont l'ignorance s'était nourrie, ni les superstitions religieuses, ni les dogmes, ni la règle des mœurs ne pouvaient résister à l'examen de la raison humaine. Le jour où la société osait regarder les dieux en face, elle cessait de croire ; deux augures ne pouvaient plus se voir sans rire. Voilà pourquoi, si près de l'apogée des empires du vieux monde, s'ouvrent les abîmes profonds qui les ont engloutis.

Infiniment au-dessus de toutes ces théologies, inepte fatras qui inspire la risée et le dégoût, se trouve le catholicisme. Venue du ciel par la voie lumineuse de la Révélation, œuvre de Celui qui a dit de lui-même :

" Ego sum via, veritas et vita " ; cette nouvelle théologie est à la fois la morale et la croyance la plus haute et la plus pure puisqu'elle est divine, le système politique le plus parfait et la constitution sociale la plus accomplie et la mieux appropriée à la nature humaine, puisque c'est l'ouvrage du Créateur. Pour les peuples chrétiens le progrès et la perfectibilité sont infinis. La vérité, voilà la pain de vie qui donne la lumière à l'intelligence et rend les peuples immortels.

Tout esprit créé a nécessairement pour objet le souverain bien, et pour loi de se dilater indéfiniment par la connaissance et l'amour. *" L'âme est un feu qu'il faut nourrir et qui s'éteint s'il ne s'augmente "*. Telle est la loi générale : il faut toujours marcher ; notre liberté consiste à prendre le chemin de la vie ou la voie large de la mort. Dieu est comme l'âme de la société qui s'élève en vérité et en intelligence, en force et en grandeur par son obéissance religieuse ; plus elle monte vers Dieu, plus elle voit clairement le bien, plus elle désire et acquiert de volonté pour l'accomplir, plus elle jouit alors de vrai bonheur et d'inviolable liberté. Mais si Dieu est chassé des institutions, des lois, des esprits et des cœurs, la société reste comme un cadavre dont les parties se dissolvent : car c'est la loi de la matière de se corrompre, de se désunir et de passer. Le poison de l'erreur circule rapidement dans les membres, la tête est prise de vertige ; c'est le désordre et le mal partout, c'est le suicide social. Suivons le développement rapide de ce germe de mort ; nous descendrons pas à pas le versant de la décadence morale qui conduit à la mort de l'esprit et à la désorganisation matérielle.

La vérité, c'est l'Être, et l'Être véritable, c'est Dieu qui a dit de lui-même : *" Ego sum qui sum "*, voilà la cause, c'est-à-dire l'Être incréé, éternel, infini, parfait. Au-dessous de lui apparaît l'être créé dont la vie peut présenter deux aspects différents, le bien ou le mal, l'ordre ou le désordre. La science de l'être est donc tout à la

fois la science du Créateur et de la créature. Echelle admirable, hiérarchie sublime des êtres ! La vie et le bonheur sont dans cette harmonie. Dieu au sommet qui se penche vers l'homme et verse la lumière et l'espérance dans son âme ; l'homme qui monte sans cesse comme les anges de l'échelle miraculeuse du patriarche, et qui s'élève jusqu'à la divinité sans perdre sa nature humaine. L'ordre, c'est l'union entre les esprits inférieurs et les intelligences plus élevées ; c'est l'homme obéissant avec plaisir à la société bien ordonnée qui connaît, aime, vénère et accomplit la volonté suprême : car se soumettre à Dieu qui est intelligence et vérité, c'est gagner en vérité et en intelligence. Ainsi chaque être jouit de deux bonheurs, celui que lui procure le développement naturel de ses facultés, et celui qui lui vient des êtres supérieurs avec lesquels il est en harmonie, en union intime. L'homme prend part aux biens, aux grandeurs des sociétés qu'il aime, qu'il protège, et la société participe à la toute-puissance, à la bonté, à l'intelligence de Dieu, premier principe et source pure du vrai bonheur ici-bas et dans les cieux. Lorsque les êtres créés s'élèvent vers Dieu par le culte sacré de l'adoration sincère, Dieu s'ouvre à eux et se donne autant qu'ils peuvent le recevoir avec tous les biens dont il est la plénitude. L'Être suprême ne peut s'élever et, dans sa bonté parfaite, il s'incline vers la créature qui le connaît, l'aime et l'adore. Et comme l'ordre et la perfection sont dans l'unité, Dieu s'incarne, il se fait homme et l'harmonie des êtres est parfaite : la terre devient comme une vision du paradis : "*Quasi aspectus splendoris*".

La science de l'ordre et du bien est le plus beau spectacle que l'œil de l'homme puisse contempler. Le mal, au contraire, c'est le désordre, la désunion ; c'est l'être inférieur révolté contre l'Être supérieur. C'est l'homme ignorant et pervers qui refuse obéissance à la société ; c'est la société corrompue qui se détourne de Dieu, rejette ses lois et son culte et prononce la parole du blasphème et de la rébellion : "*Non serviam*". Révolte insensée qui attire sur la tête des nations la colère divine. Dieu alors, toujours parfait et juste, cesse de communiquer sa vie à des créatures rebelles ; il les laisse descendre vers les êtres inférieurs et se courber vers la matière, décadence lamentable qui aboutit pour elles à une vie inférieure et bestiale. "L'abîme appelle l'abîme", et le mal auquel on a consenti entraîne vers un mal plus grand. L'homme devient égoïste et solitaire, faible, accablé de vices ; comme il se penche vers l'animal, il en reçoit les défauts : ignorance, pauvreté, souffrance, difformité, perfidie et cruauté.

Le désordre dans l'être, c'est la division, la corruption, l'abaissement et la mort ; car, dans l'esprit des sociétés impies, la lumière se fait ténèbres, l'amour

devient haine, la prospérité matérielle une cause de démoralisation et la terre est comme une vision de l'enfer. Le bien et le mal, l'ordre et le désordre, voilà la grande lutte des siècles : la victoire dépend de l'homme libre.

Les sociétés en désordre deviennent aveugles : la souffrance et la peur leur inspirent leurs moindres actes. Elles souffrent, car on ne meurt pas sans douleur ; elles craignent, parce que leur ignorance peuple leur imagination de fantômes qui les effraient. Pour se soustraire à ces peines, pour échapper à l'étreinte de la mort hideuse qui les poursuit et déjà les enlace de ses bras nerveux et décharnés, ces sociétés cherchent des lois justes ; mais Celui par qui les législateurs décrètent ce qui est juste ne les éclaire pas ; la vérité n'est pas en elles. Les hommes haïssent les sociétés à cause des souffrances qu'elles leur infligent et des joies qu'elles ne leur donnent pas. Et comme rien ne peut remédier à leurs maux, ils finissent par craindre et détester leurs semblables qu'ils accusent d'être la cause de leurs misères. Placé entre la solitude absolue et la société qu'il méprise, l'individu vit de haine. Pour ces aveugles, point d'associations possibles ! Famille, corporation, cité, peuple, parti, école, tout périt dans le désordre parce que le lien fondamental n'existe plus. Cet état d'ignorance nuit même au corps de l'homme : le cerveau, privé d'intelligence, se rapetisse et s'affaiblit ; le cœur, privé d'amour, se brise dans les tempêtes des passions et n'obéit plus qu'aux ignobles instincts de la bête ; les nerfs s'atrophient et s'exaltent ; le sang s'appauvrit et ne porte plus dans les membres la substance de la vigueur. Celui qui règne alors, c'est celui dont les instincts de brute ressemblent le mieux au peuple dont il est l'image et le roi. Alors une nation, en chantant l'hymne de la liberté, va s'abattre aux pieds de quelques tyrans. Aux plus forts appartiennent les honneurs et la fortune ; aux plus forts le droit d'opprimer et d'asservir ; c'est une vie bestiale pleine de cruautés affreuses et de basses orgies. Le règne de l'ignorant, c'est le règne des ténèbres, de l'erreur et du mal sous tous ses aspects. Le suicide social s'accomplit ; l'homme perd l'esprit et les peuples se tuent par leurs lois et leurs mœurs dépravées. Chacun, dans la mesure de ses forces, se fait rusé, patient, éloquent, séduisant, terrible, pour mieux dominer ses victimes ou résister à ses bourreaux. Faut-il s'étonner maintenant, en présence d'un si grand mal, d'un si épouvantable désordre ? Non ! puisque le premier péché, la première désobéissance, lorsque la créature s'est révoltée contre Dieu et s'est détournée de lui, a produit un affaiblissement dans l'esprit et la volonté humaine et mis le désordre et la confusion dans la nature créée. La même cause chez l'homme prévaricateur entraîne les mêmes

fatales conséquences. Il faut croire en Dieu, lui obéir et l'adorer ou mourir.

Pour sortir du mal, il faut le connaître ; car comment se corriger d'un mal qu'on ignore ? Comment s'en affranchir si l'on ne puise la force dans l'horreur de sa propre situation ? Le premier pas vers le bien, c'est le dégoût que le mal inspire. Il faut aussi voir le bien comme le but de nos efforts. Mais pour les méchants, la science du mal est plus utile que la science du bien. La plénitude du bien est absente chez eux, elle leur apparaît comme un rêve, tandis que le mal est visible et puissant ; il triomphe par leurs mains, il est le fils de leurs œuvres. Donc au temps où le désordre règne, c'est d'abord le mal qu'il faut dévoiler et flétrir ; car un être libre n'est jamais si bas qu'il ne puisse descendre plus bas encore, s'il se décourage et voit son mal sans le désir d'en sortir. L'esprit veut et doit s'affranchir dès qu'il se voit esclave. Le juste qui voit le mal jouit plus parfaitement du bien qu'il possède, et le méchant qui voit le bien ressent une douleur plus vive, car il souffre de son état malheureux et du bien qu'il voit et dont il est privé. L'homme souvent ne tourne les regards vers le ciel que lorsque la terre lui fait verser des larmes. J'ai vu le désordre de mon pays et j'ai parlé. Je sais que celui qui révèle le mal s'expose à la haine de ceux qui croient que ce mal est un bien, qu'il est inévitable, qu'il est utile à leurs passions et à leurs intérêts ; mais, je crains Dieu et n'ai point d'autre crainte.

ALBERT DE VALMYRE.

Paris, mars 1879.

SÉANCE DU 17 MARS

LE HÉROS DE CHATEAUGUAY

Drame inédit en 3 actes.

L'histoire du Canada est toute parsemée de traits d'héroïsme, cette longue et brillante épopée de la Nouvelle-France offre en foule les plus admirables sujets de drames, et pourtant que de veines inexploitées dans cette mine inépuisable ! que de richesses enfouies, que de capitaux inactifs ! C'est donc faire acte de patriotisme que d'exhumer de la poussière de nos archives quelque grande figure historique pour la faire resplendir sur la scène et la présenter sous une forme saisissante aux regards et à l'admiration du pays. Telles sont sans doute les considérations qui ont inspiré à l'auteur de ce nouveau drame ⁽¹⁾ la pensée de mettre en relief l'une de nos gloires les plus éclatantes et les plus incontestées.

Le Héros de Chateauguay occupe dès aujourd'hui

une place honorable parmi les essais heureux qui tendent à dégager le théâtre canadien de la vieille ornière pour lui donner enfin le cachet national et religieux qui doit être son caractère distinctif. Rarement une pièce est venue mieux à son heure : les derniers échos de la belle fête de Chambly ne sont pas encore éteints, le nom du Léonidas canadien est encore répété d'un bout à l'autre de la province, en ce moment même une souscription s'organise pour élever un monument à ce grand et valeureux citoyen ; il faut donc louer et encourager toute œuvre qui exalte les hauts faits de cet illustre fils de la Nouvelle-France. Le public nombreux et choisi, qu'on a vu accourir à la séance du 17 mars, a parfaitement compris ce patriotique devoir et a fait au nouveau drame le plus chaleureux accueil.

Conçue d'après un plan original et entièrement neuf, cette pièce nous fait assister à divers épisodes de la vie du colonel de Salaberry ; l'intrigue, habilement imaginée et conduite avec art, se dénoue au milieu de scènes d'un effet vraiment tragique. Une circonstance généralement peu connue de la jeunesse du grand capitaine canadien a fourni à l'auteur les matériaux du premier acte. La scène se passe à la Guadeloupe en 1794. Le futur vainqueur de Chateauguay faisait à cette époque ses premières armes en qualité d'officier dans les troupes anglaises chargées de conquérir cette île. Faiblement secourues par la mère-patrie, les Antilles françaises tombèrent au pouvoir de l'Angleterre.

Voilà ce que dit l'histoire ; mais l'auteur, usant d'un droit qu'on ne saurait lui contester, crée ici le personnage de Martinéz, redoutable brigand qui tient l'île entière sous la terreur et auquel les Anglais doivent livrer de rudes combats pour parvenir à pacifier le pays. Après avoir vu sa bande anéantie dans une action décisive, Martinéz a fui vers une caverne creusée dans le flanc des hautes falaises qui dominant la mer. Il s'y croit en sûreté, mais Lerdí, riche insulaire autrefois dépouillé par le brigand, ne tarde pas à découvrir la retraite de son ennemi ; il amène à sa suite un détachement anglais commandé par Salaberry. Le brave officier somme Martinéz de se rendre, mais celui-ci, sans daigner autrement répondre, se barricade dans cette position qu'il juge inexpugnable.

Sur les conseils de Lerdí, on a recours à un moyen extrême pour vaincre la résistance du bandit : on allume un grand feu dans un enfoncement de rocher communiquant avec l'intérieur de la grotte. Martinéz est ainsi placé dans l'alternative de se livrer ou de périr dans d'affreux tourments. Le sourd crépitement des fascines en ignition ; les sinistres reflets des flammes passant à travers les interstices des rochers ; les canons de douze carabines braquées sur l'orifice de la caverne ; le dernier coup de feu dirigé par Martinéz contre Salaberry ; l'arme du brigand brisée dans ses mains par la balle de Lerdí ; ses gémissements douloureux entremêlés d'imprécations et de cris de rage ; tout ce tumulte d'une lutte désespérée auquel succède ensuite un silence effrayant ; la réapparition de Martinéz blessé, chancelant, à demi-asphyxié, échappé comme par miracle à une mort horrible ; cette voix d'outre-tombe qui retentit vibrante de haine au milieu du calme majestueux des nuits du tropique ; le serment de vengeance répercuté au loin par les échos de la forêt et que re-

(1) M. Joseph Laporte, eccl. professeur au Collège Joliette.

cueille seule la nature endormie, telles sont les scènes émouvantes qui se déroulent successivement sous les yeux des spectateurs.

Le deuxième acte nous transporte au camp du général américain Hampton. Un transfuge canadien qui répond au nom de José égaie l'auditoire par le récit de ses aventures. Ce soldat dévoyé intéresse vivement les spectateurs : il n'a en aucune façon les allures d'un traître, la bonhomie et la naïveté reluisent sur sa figure ; à la suite d'un acte d'insubordination qu'excuse son ignorance des lois de la discipline militaire, il a déserté son drapeau, sans se rendre compte d'une action aussi blâmable. Entouré aujourd'hui d'étrangers auxquels il est suspect, il comprend sa faute ; le souvenir de la patrie se réveille dans son cœur et lui arrache des larmes amères ; il tremble à la seule pensée d'immoler des compatriotes qui défendent leurs foyers et leur religion. Soldat de Hampton, tous ses vœux sont pour le triomphe des Canadiens. Le pauvre José, qui se sent en verve de confiance, va peut-être nous dévoiler ses projets d'évasion lorsque son discours est interrompu tout à coup par la voix de Martinéz que nous revoyons ici sous l'uniforme d'officier américain. L'ancien brigand de la Guadeloupe n'a rien perdu de sa haine ; vingt ans n'ont pu effacer de sa mémoire le serment qu'il prononça la main étendue sur les parois calcinées de cette caverne où il crut mourir. Comme un tigre altéré de sang, il a suivi Salaberry sur terre et sur mer, multipliant ses tentatives d'assassinat ; plusieurs fois son poignard a effleuré la poitrine du brave commandant, plusieurs fois ses balles ont sifflé aux oreilles de sa victime, mais toujours un destin propice l'a soustraite à sa vengeance. Aujourd'hui enfin il est sûr de tenir son ennemi, il se réjouit à la pensée de l'écraser avec les trois cents braves qui l'entourent.

Sur ces entrefaites arrive un prisonnier, capturé par une patrouille américaine dans une reconnaissance ; ce prisonnier n'est autre que Lerdî. Après avoir sans peine reconnu dans José un transfuge repentant, il se sert adroitement de cet homme pour reprendre sa liberté. Il lui ordonne de couper les liens qui l'enchaînent, fait placer une carabine à portée de sa main et surprend la conversation de Hampton avec son lieutenant dans la personne duquel il reconnaît avec stupeur Martinéz le brigand. Suffisamment informé du plan d'attaque du général américain, il se redresse tout à coup, décline hautement son nom, saisit son arme et en dirige le canon sur le cœur de son ennemi. Martinéz, dans un premier mouvement, a tiré son épée, mais, impuissant en face de cette arme impitoyable prête à vomir la mort, il a la douleur de voir Lerdî s'éloigner lentement et se perdre enfin dans le bois. De son côté José, heureux d'avoir contribué à la délivrance d'un défenseur de son pays, presque réhabilité à ses propres yeux, s'échappe sur les traces de ce vaillant soldat et rentre au camp des volontaires canadiens dont il veut désormais partager les dangers et la gloire.

Le troisième acte nous fait assister à la bataille de Châteauguay. Les décors du théâtre, ingénieusement disposés, rendent l'illusion aussi complète que possible. Debout sur la scène avec son fidèle Lerdî, le colonel de Salaberry, après avoir harangué et placé sa troupe, aperçoit, du haut de ce poste d'honneur, les colonnes

d'attaque qui s'avancent impatientes d'écraser une poignée de braves. L'action s'engage bientôt. Abrisés derrière leurs retranchements, les Canadiens sèment la mort dans les rangs ennemis et subissent presque sans perte le feu terrible des assaillants. Chaque homme, emporté par l'ardeur de la lutte, devient un héros. Plusieurs assauts furieux sont repoussés. Les Américains, désespérant de vaincre une résistance qui décime leurs rangs, frappés de terreur à la vue de tant d'intrépidité et d'audace, se décident enfin à battre en retraite, laissant le champ de bataille couvert de leurs morts... Salaberry est vainqueur ; le Canada, sauvé de l'invasion, peut inscrire dans ses fastes militaires un fait d'armes qui n'a d'exemple que dans les temps héroïques de la Grèce.

Pendant ce temps Martinéz, à qui la défaite ne peut faire oublier l'objet de sa haine, se glisse inaperçu sur le théâtre ; il se promet de savourer enfin l'inférieur plaisir d'une vengeance inutilement poursuivie pendant vingt ans ; il va traîtreusement décharger son arme sur le colonel de Salaberry, lorsqu'il est aperçu soudain par Lerdî. Cet homme généreux a deviné le plan de l'assassin ; prompt comme l'éclair, il se jette au devant de celui que depuis longtemps il aime et admire, une balle l'étend aux pieds de son noble ami, mais, avant d'expirer, il a le temps de foudroyer le lâche meurtrier. Son sublime dévouement a sauvé le héros de Châteauguay.

Telle est la fin du troisième acte durant lequel l'action ne faiblit pas un instant, les émotions se suivent fortes et poignantes jusqu'au dénouement. Le tumulte lointain de la bataille ; le fracas de la fusillade, dominé par la voix aiguë du clairon ; l'effroyable mêlée, dont le spectateur devine les émouvantes péripéties ; l'attente anxieuse du résultat de cette lutte inégale ; l'arrivée sur le théâtre des soldats canadiens, couverts de poussière, noircis par la poudre, entonnant, ivres de joie et de fierté, le chant de la victoire, sont des scènes d'un grand effet. L'enthousiasme se communique aux assistants et tous, entraînés par un sentiment unanime, spontané, irrésistible, acclament le glorieux vainqueur, l'immortel de Salaberry.

Le *Héros de Châteauguay* est une de ces pièces que l'on aime à voir, parce que, dérivant d'une pensée morale et élevée, elle fait germer dans le cœur de nobles sentiments. Voilà les modèles qu'il fait bon de présenter aux regards de la jeunesse canadienne pour lui inspirer le patriotisme, l'amour du devoir, le culte pieux des hommes puissants en œuvres qui consolident notre nationalité ; voilà le genre de littérature dramatique qui mérite l'encouragement du pays et qui ouvre à nos jeunes écrivains une belle et vaste carrière.

Ce drame offre, à côté de beautés réelles et de difficultés scéniques heureusement vaincues, quelques défauts que la critique la plus indulgente ne saurait se dispenser de signaler : certains monologues pèchent un peu par excès de longueur, quelques situations ne paraissent pas suffisamment expliquées, la vraisemblance n'est pas toujours rigoureusement respectée : mais en revanche quelle fermeté de touche dans les caractères, que d'observations judicieuses, que de saillies étincelantes, quelle gerbe de mots heureux !

Il nous faut maintenant accorder aux acteurs la

part méritée qui leur revient dans le succès de la représentation, plusieurs d'entre eux ont fait preuve d'un véritable talent. Les rôles principaux ont été compris et interprétés avec chaleur et vérité. Au premier acte M. Philippe Lamarche a eu, pour exprimer les terreurs et les violentes passions de Martinéz, des accents si vrais et des gestes d'un naturel si effrayant que l'auditoire en était profondément ému. M. Onésime Lacasse, toujours accueilli avec plaisir sur notre scène, a su rendre avec un rare bonheur le rôle difficile et complexe de Lerdí. M. Eugène Marion, par la dignité de son maintien, le calme et le sang-froid en face du danger, a représenté avec convenance le personnage du colonel de Salaberry. Le rôle de José, qui jette à propos une note badine au milieu de toutes ces scènes de violence, a été fort bien interprété par M. Omer Houle, l'acteur comique privilégié de nos solennités scolaires. Les rôles de second ordre ont été dignement remplis, surtout par MM. R. Delfausse et T. Dugas. La mise en scène du premier acte ainsi que celle du troisième ont été à bon droit admirées par les spectateurs. Nous nous permettrons également de citer ici le Rév. M. Sylvestre, S. D., qui, en se chargeant de diriger les répétitions, a contribué pour une large part au succès de la représentation. Enfin nous croyons répondre à un vœu général en exprimant le désir de voir bientôt reparaitre le *Héros de Châteauguay* sur notre théâtre.

Malgré l'espace considérable que nous avons consacré à l'analyse de la pièce, nous ne pouvons passer sous silence les autres parties du programme. Nous mentionnerons en premier lieu le discours prononcé au commencement de la séance par M. Adolphe Renaud, président actuel de l'*Académie St-Etienne*. Le jeune orateur avait pris pour sujet de son allocution : " La Croix au Canada ". Sa diction claire et nette, sa voix sonore et sympathique, l'élégante correction de ses phrases lui ont valu l'attention et les chaleureux applaudissements de l'auditoire. Le chœur des élèves, sous la direction du Rév. J. O. Maynard C. S. V., a exécuté deux beaux morceaux de chant : une cantate de circonstance conçue dans un style large et d'une grande richesse, et un chœur des Montagnards enlevé avec vigueur et entrain. La fanfare du Collège, comme toujours, a rempli les entr'actes et terminé la séance par l'hymne national.

REMERCIEMENTS

Nous nous rendons bien volontiers au désir de l'*Académie St-Etienne* en publiant *in extenso* le texte de la motion proposée à la séance du 30 mars par M. W. Ferland, élève de Philosophie, secondé par M. J. Landry, élève de Rhétorique, secrétaire.

Monsieur le Président, Messieurs,

L'un des devoirs les plus doux à remplir, est sans contredit celui de la reconnaissance. Ce devoir qui sied si bien au cœur du jeune homme, je suis heureux de l'accomplir ce soir, au nom des élèves de cette maison, à l'égard d'amis généreux qui ont su acquérir les meilleurs droits à notre estime et à notre respect.

Tous nous lisons avec un intérêt qui ne saurait faiblir les magnifiques articles que de zélés et savants collaborateurs daignent envoyer à la *Voix de l'Ecolier*. Tantôt c'est une ravissante poésie, fleur délicate exprimant les pensées les plus nobles et les plus belles ; tantôt c'est une lettre de Belgique qui nous raconte les fêtes splendides célébrées sur les rives lointaines de l'Escaut, et nourrit notre cœur des sentiments de la plus exquise piété ; d'autres fois c'est une correspondance de Rome qui déroule sous nos regards, comme dans un magnifique panorama, les merveilles de la campagne romaine ou nous peint avec des couleurs vives et brillantes les monuments de la ville éternelle ; tantôt enfin ce sont quelques morceaux choisis de poésie, d'histoire ou de philosophie qui nous arrivent de Paris tout fraîchement tombés de la plume d'écrivains distingués.

A bon droit vous avez fait vos délices de cette littérature si variée, si riche et si profondément chrétienne ; mais, à votre admiration ne s'est-il pas mêlé un sentiment de gratitude ? n'avez-vous pas pensé à remercier avec effusion ces hommes généreux qui sacrifient leurs moments de loisir pour charmer les lecteurs de notre petit journal ? Oui, la reconnaissance occupe une trop large place dans vos cœurs pour que vous n'ayez pas été bien souvent pénétrés de ce doux sentiment qui est comme l'apanage et l'ornement de la jeunesse. Voilà pourquoi, Messieurs, j'ai l'honneur de soumettre à votre approbation la motion suivante, qui, j'en suis persuadé, trouvera un écho enthousiaste parmi vous :

« Les membres de l'*Académie St-Etienne*, au nom des élèves du Collège Joliette, se font un devoir de présenter l'expression de leur profonde et respectueuse gratitude à Messieurs les correspondants de la *Voix de l'Ecolier* et spécialement au R. P. Marsile, P. S. V., Professeur au Collège St-Viateur à Bourbonnais Grove, Ill. et à M. Martin Kehoe, élève de la Propagande à Rome, auxquels des remerciements n'ont pas été nominativement votés jusqu'à ce jour. »

Cette motion, il est sans doute inutile de l'ajouter, a été acclamée de la manière la plus chaleureuse. Nous profitons de cette excellente occasion pour offrir publiquement, à notre tour, aux amis dévoués dont la collaboration nous est si précieuse, l'hommage sincère et cordial de notre reconnaissance personnelle.

Informations diverses

Le 17 mars, sur les 4 heures de l'après-midi, le R. P. Beaudry, invité à se rendre à la salle de récréation, trouvait réunie la nombreuse famille des élèves et recevait les vœux que la communauté se fait un pieux devoir de lui prodiguer chaque année au jour de sa fête patronale. Le bonheur rayonnait sur toutes les figures. Il y a dans ces scènes d'intérieur un échange de sentiments joyeux et tendres que l'on contemple avec aise. Cette foule de jeunes gens qui ne peuvent plus goûter les douceurs du toit de l'enfance, les soins d'une mère, la bénédiction paternelle, concentrent en un semblable moment sur leur directeur toutes les généreuses affections d'âmes qui ont besoin de s'épancher sans contrainte ; et le prêtre, objet de la démonstration, au milieu de cette troupe d'enfants chrétiens accourus de toutes parts sous sa houlette de pasteur et lui disant de tout cœur : Père nous vous vénérans ! ce

prêtre oublie le sacrifice de sa vie entière, il ressent des joies que le monde et ses fêtes et sa gloire ne peuvent donner, il goûte les sublimes consolations que le Seigneur a promises aux travailleurs de sa vigne. Le R. P. Beaudry, au milieu de ses écoliers, est bien véritablement un père au milieu de ses enfants. Il ne compte pas avec les peines qu'il doit s'imposer pour sauvegarder les âmes précieuses qui lui sont confiées ; ceux qu'il entoure de sa sollicitude incessante sont les premiers à le reconnaître et à le proclamer.

La séance si pleine d'intérêt, dont nous avons donné plus haut le compte-rendu, remplit toute la soirée de ce jour heureux ; puis arriva le grand congé, que l'élève, dans tout le bruyant prélude de la fête, n'a pas perdu de vue, dont il a fait miroiter longtemps d'avance en imagination toutes les joies, qu'il a entrevu comme l'oasis dans le désert et dont il va maintenant savourer tous les plaisirs. Il fut joyeux, plein de cris et de chants, long surtout, long comme on aime les congés au collège ; et les hymnes solennelles de la bénédiction du très-saint Sacrement, couronnant tant de réjouissances, firent vibrer leur harmonie d'une manière si suave que nous garderons un souvenir ineffaçable de ce beau jour.

Au nom de tous nous offrirons nos plus sincères remerciements au Révérend M. Derome, curé de Lachute, qui a bien voulu rehausser par son chant la dernière cérémonie religieuse de notre fête. En se voyant de nouveau dans les lieux où, tant de fois, il a fait retentir ces mêmes mélodies sacrées, il sut retrouver toute la verve d'autrefois ; comme nos devanciers, nous nous sommes plu à écouter sa voix qui n'a rien perdu de son charme et de sa pureté.

Plusieurs membres du clergé ont bien voulu venir célébrer avec nous la fête de notre bien-aimé Directeur. Ce sont les RR. MM. A. Baril, directeur du Collège de Varennes ; J. O. Gadoury, P^{tre}, professeur au Collège de L'Assomption ; J. Huot, curé, St-Paul-l'Ermite ; C. Loranger, curé, Lanoraie ; D. Laporte, curé, St-Ambroise ; J. O. Chicoine, curé, St-Thomas ; C. Daigneault, curé, Ste-Julie ; P. Beaudry, curé, St-Liguori ; A. Derome, curé, Lachute ; H. Dupuis, vicaire, Ste-Elisabeth ; A. Lapalme, vicaire, St-Cuthbert.

Les jours, au collège, n'ont formé depuis quelque temps qu'une succession non-interrompue de solennités profanes et religieuses. Les joies de la fête du Directeur étaient à peine passées que nous allions célébrer les louanges du glorieux Patron de l'Eglise universelle, et les derniers chants de la Saint-Joseph se mêlèrent pour ainsi dire aux accords du chœur puissant des élèves saluant l'exposition publique de l'auguste Sacrement de l'Autel. Les Quarante-Heures commençaient. Pendant deux jours la chapelle, ornée avec goût, les ferventes prières adressées au Cœur de Jésus, un chant à effet vraiment magistral, exécuté avec bonheur par des voix choisies, tout ce que nous vîmes ou entendîmes sut, en charmant nos sens, élever nos âmes et nous faire admirer les beautés incomparables de notre culte.

Le R. P. Lajoie, supérieur du Collège, ouvrit la série des offices ; le R. P. Ducharme, directeur du noviciat des Clercs de St-Viateur, officia le deuxième jour et le R. P. Jacques, vicaire de la paroisse, clôtura les exercices.

Les élèves d'origine irlandaise qui vivent au milieu de nous, attendaient depuis longtemps avec la plus vive impatience le moment de célébrer la fête du vénéré patron de leur noble pays, saint Patrice ; aussi, le 17 mars fut-il pour eux un véritable jour de liesse qu'ils consacrèrent en entier aux plaisirs intimes, aux souvenirs de la famille et de la patrie. Ils commencèrent la fête par l'exécution d'une messe solennelle en musique, œuvre d'art qu'un chœur formé de la plupart des membres de leur académie rendit avec un succès réel. La journée fut marquée aussi par un joyeux banquet. Sur la poitrine de chaque convive étincelait la harpe d'or se détachant d'un fond aux vertes couleurs de la vieille Irlande avec l'inscription traditionnelle : *Erin go bragh*. Pendant le festin les toasts, les rires et les bons mots éclatèrent de toutes parts et la Saint-Patrice, inaugurée par l'harmonie d'un chant religieux, s'éteignit au milieu de l'enthousiasme d'une démonstration patriotique.

Nous apprenons avec plaisir que MM. A. Foucher, L. Masse, J. Lafortune, L. Grandpré, P. Renaud et C. Côté viennent d'être admis à la pratique de la médecine. Nous offrons à ces messieurs nos félicitations et nos souhaits de prospérité.

Les élèves finissants de Philosophie, au nombre de 17, ont commencé leur retraite de décision le 30 mars.

Nous avons l'honneur et le plaisir d'accuser réception d'une belle photographie représentant " la vénérable mère Marie de l'Incarnation mettant par écrit sa vision de la Sainte Trinité, d'après une peinture de Bottoni faite à Rome en 1878. " Cette œuvre vraiment artistique, sortie des ateliers de M. Vallée à Québec, se trouve en vente chez les principaux libraires au prix de 50 centins. Avec la photographie chaque acheteur recevra un billet donnant droit à un objet d'une valeur variant de cinq centins à cinq piastres. Le produit de la vente sera versé à la caisse du comité de construction du Cercle Catholique de Québec. Nous prions M. le Président du Cercle Catholique d'agréer nos remerciements pour ce gracieux envoi.

LISTES DE SEMAINE

COURS CLASSIQUE.

	Liste du 16 mars.	Liste du 30 mars.
<i>Philosophie</i>	A. Lacasse, J. Soumis et P. Desmarais	J. Soumis
<i>Rhétorique</i>	N. Préville	F.-X. Desnoyers
<i>Belles-Lettres</i>	W. Mercier	R. Delfausse
<i>Versification</i>	P. Pelland	P. Pelland
<i>Syntaxe</i>	A. Paradis	E. Guibeau

COURS COMMERCIAL.

	Liste du 16 mars.	Liste du 30 mars.
4e Année Clas. d'aff.	E. Rivet	E. Bernard
3e " {	Franc.... R. Boulet	C. Guilbault
	Ang..... C. Guilbault	C. Guilbault
2e " {	Franc.... G. Melançon	G. Melançon
	Ang..... J. Renaud	J. Renaud

UN

INTRÉPIDE JEUNE HOMME

Episode des guerres de la Chouannerie.

I

La paroisse de Cournon se cache au fond d'une riante vallée qu'arrose le lent et tortueux courant de la rivière d'Oust. Son petit clocher dépasse à peine les toits de chaume de ses cabanes, lesquelles, au nombre de trente au plus, se groupent au hasard sur un microscopique mamelon. De loin, on les prendrait pour un troupeau de brebis qu'une panique aurait rassemblées en ce lieu ; on s'attend presque à les voir tout à coup redescendre la colline et bondir par les hautes herbes, le long des bords aplatis de la rivière.

Les vieilles gens de la paroisse de Cournon savent de belles histoires qu'ils content aux veillées d'été, dans la grange de M. le recteur, — aux veillées d'hiver, sous le vaste manteau de la cheminée d'une ferme, en faisant rôtir des châtaignes sous la cendre, pour les manger ensuite, arrosées de bon cidre. Ils savent aussi de longues légendes où figurent les nobles enfants des ducs, les chevaliers de la cour de Bretagne. Mais, ce qu'ils savent le mieux, ce sont ces drames héroïques que jouèrent les paysans bretons au temps de la chouannerie. En les contant ils se passionnent, parce que leurs frères, leurs pères, y furent acteurs, parce que souvent eux-mêmes y jouèrent un rôle.

Le héros de Cournon, l'homme dont les conteurs de veillées aiment surtout à rappeler les hauts faits, se nommait Janet Logoff. Il était connu de ses amis, et davantage de ses ennemis, sous le nom du *Petit Gars*. Sur ce chapitre, les bardes de la vallée de l'Oust ne tarissent point : on ferait une épopée avec leurs récits ; mais nous nous bornerons ici à une simple anecdote, en demandant pardon au Petit Gars d'en user ainsi avec sa gloire.

Vers la fin de l'année 1790, Armand de Thélouars, capitaine aux gardes françaises, épousa Henriette-Élise de Lanno-Carhoët, nièce de M. de Carhoët, baron de Saulnes, qui s'en était allé mourir en Amérique pour défendre les marchands du nouveau monde contre les marchands de l'ancien : bataille où, par parenthèse, une noble épée comme la sienne n'avait que faire ; mais c'était la mode alors.

Henriette était une de ces simples et nobles filles de Bretagne, qui se dévouent sans faste, par nature, comme les autres vivent et respirent. Son mari l'appréciait à sa valeur, et la chérissait tendrement. Elle n'avait plus de famille depuis la mort du baron de Saulnes, son oncle, qui l'avait élevée. Le seul parent qui lui restait était M. le marquis de Graives, austère vieillard, qui vivait fort retiré en son manoir, et qu'Henriette connaissait à peine. Les deux fils de ce marquis de Graives servaient le roi, et passaient pour être dignes en tout du nom de leur père.

Armand de Thélouars quitta Paris au mois de septembre de l'année 1792. Il revenait en Bretagne pour se joindre à l'association royaliste, fondée par son fameux homonyme. Armand Tuffin de la Rouarie.

Ce dernier était, lui aussi, un ancien soldat d'Amérique, où il avait acquis une grande renommée d'intrépidité ; mais, à la différence de M. de Saulnes, il avait revu son pays sain et sauf. On sait le résultat de ses patients efforts pour soutenir le trône en ruines. Mal secondé par les uns, trahi par un misérable, dont le nom, comme celui d'Erosstrate, ne devrait être jamais prononcé, le marquis de la Rouarie mourut à la tâche, et sa conspiration fut étouffée. Mais l'œuvre d'un esprit de cette trempe ne peut point être anéantie d'un seul coup, il faut, pour ainsi dire, la tuer plus d'une fois. L'organisation que la Rouarie avait donnée à la résistance bretonne était si vivace et si puissante, que, la tête coupée, force resta aux membres ou du moins à quelques-uns. Dans le Morbihan, M. de Silz et de Lantivy demeurèrent en armes ; dans le Finistère, M. d'Amphernay ne remit que longtemps après sa loyale épée au fourreau ; Boishardy, Caradeuc, du Bernard, Palierne, du Bois-Guy, etc, combattirent même après avoir perdu l'espoir de vaincre ; le prince de Talmont, enfin, au milieu de ses domaines héréditaires, préluda dès lors aux chevaleresques travaux qui devaient remplir sa brillante et courte carrière.

Un instant découragé par la mort de celui que les royalistes de Bretagne regardaient à bon droit comme leur chef, M. de Thélouars s'était retiré à son château, situé au delà de la Vilaine, non loin de la Roche-Bernard, avec sa femme et son enfant, âgé d'un an ; mais bientôt il reçut du Morhiban des nouvelles qui l'engagèrent à reprendre les armes.

Il partit un soir, sans suite, accompagné seulement d'un adolescent, nommé Janet Logoff, qui était né à Cournon, sur les terres de Lanno-Carhoët, et qu'Armand tenait en singulière affection. Comme nulle retraite n'était sûre, en ces temps de malheur, il fut convenu que M^{me} de Thélouars rejoindrait son mari, quelques jours après, aux environs de Ploërmel. Janet Logoff n'avait jamais quitté jusqu'alors sa jeune maîtresse, qu'il respectait et aimait comme une mère. Il se montra fort triste de ce départ, bien que son chagrin fût combattu par ce charme irrésistible qui attire le premier âge vers les dangereuses aventures. Il avait à cette époque quatorze ou quinze ans tout au plus. C'était un enfant au visage doux, timide et rêveur ; sa taille était petite, mais merveilleusement prise, et l'on devinait la force sous la grâce nonchalante de chacun de ses mouvements. Janet, comme on voit, ne ressemblait guère au commun des rudes enfants des campagnes bretonnes. Il était pourtant fils de paysans et des plus pauvres. C'était par charité que la mère d'Henriette lui avait jadis donné asile.

Ce fut un vendredi du mois d'avril 1795, que M^{me} de Thélouars se mit en route pour rejoindre son mari. Voyager en carrosse eût été s'exposer à des dangers presque certains. Henriette confia le petit Alain, son fils, à une servante montée sur un mulet bâté ; elle-même s'assit sur un fort cheval, et le pèlerinage commença.

Aucun accident n'en troubla le début. La petite caravane traversa la Vilaine sans encombre au-dessus de Redon et prit la direction de Malestroit, afin de gagner Ploërmel. Henriette avait fait dessein de passer la nuit à son manoir de Carhoët, situé dans la vallée de l'Oust, à une demi-lieue

du bourg de Cournon ; mais, à la tombée de la nuit, et au moment où la cavalcade atteignit la lisière des grandes landes qui sont entre Renac et la Gacilly, un orage épouvantable éclata tout à coup. C'était un de ces ouragans mêlés de grêle qui suivent presque toujours de près les équinoxes dans le voisinage des côtes. Le fracas de la tourmente était si fort, et l'obscurité si opaque, que la suite de M^{me} de Thélouars se dispersa. Elle demeura seule au milieu de la lande, avec Marguerite, la servante qui s'était chargée du petit Alain. En plein jour, les gens du pays eux-mêmes s'égarèrent parfois dans cet inextricable écheveau des sentiers que trace, à travers les hauts ajoncs des landes, l'insouciance du paysan morbihannais. Ces sentiers, en effet, tournent, reviennent, se bifurquent, rayonnent, se rejoignent, tout cela sans but, et probablement par hasard. Nous voudrions parier que le fameux labyrinthe de Crète n'était qu'un jeu d'enfant auprès de la lande de Renac. Qu'on juge de la position d'Henriette, perdue dans ce désert, par une nuit de tempête, avec un pauvre enfant qui pleurait d'épouvante, et n'ayant d'autre boussole que les éblouissants éclairs qui déchiraient incessamment les ténèbres.

Effrayée et prise de cette fièvre de l'inquiétude qui conseille le mouvement et ne permet point d'attendre, la jeune femme poussa son cheval, et se recommanda à la Providence. La servante la suivit, à demi-folle de terreur. Longtemps elles errèrent ainsi dans une forêt d'ajoncs, dont les têtes épineuses éperonnaient leurs montures. — La nuit était déjà fort avancée, lorsqu'un éclair leur montra une masse noir qui empruntait à la fugitive lueur de l'orage une effrayante et sombre majesté. Quand l'éclair se fut éteint dans l'ombre, Henriette aperçut devant elle une lumière. La masse noire était une demeure humaine, et, à en juger par ses dimensions, ce devait être un noble château. Henriette ordonna à Marguerite de frapper à la grand'porte, et de réclamer l'hospitalité.

On ne se pressa point d'ouvrir. — Lorsqu'on ouvrit enfin, ce fut un vieux serviteur à mine revêche qui se montra sur le seuil. Au lieu de souhaiter la bienvenue aux pauvres voyageuses, il dirigea sur elle la lueur d'une lanterne sourde, tandis que son autre main élevait, par précaution pure, le canon octogone d'un massif pistolet. L'examen ne parut pas satisfaire le vieux valet.

— Si j'avais su, grommela-t-il entre ses dents, certes je n'aurais pas ouvert... Il y a un village tout près, sur la droite, ajouta-t-il tout haut ; m'est avis que vous y passerez une bonne nuit comme je le souhaite.

Et il attira sur lui le lourd battant de la porte.

— Mon brave homme, s'écria Henriette, je suis accablée de fatigue, et j'ignore la route. Au nom de Dieu, ne me repoussez pas !

Le vieillard eut un instant d'hésitation.

— Le fait est que c'est un fait ! murmura-t-il enfin. La jeune dame a l'air fatiguée, et la nuit est tout à fait obscure... Allons !... entrez, madame... monsieur le marquis n'en saura rien.

Nos deux voyageuses ne se firent point répéter cette permission. Tandis que le vieux valet refermait soigneuse-

ment la porte, Henriette regardait autour d'elle, il lui semblait que ce lieu ne lui était pas étranger.

— Monsieur n'en saura rien, répétait le bonhomme en poussant de son mieux les verrous ; il se ficherait... Et Pierre-Paul qui ne revient pas ! faut qu'il y ait du nouveau la dessous !... Entrez, ma jeune dame, et chauffez-vous, Quoi ! il y a un enfant... pauvre innocente créature !... Ah ! dame ! j'ai vu le temps où vous auriez été mieux reçue que cela, mais faut se méfier, au jour d'aujourd'hui... L'enfant est joli, tout de même, et je lui souhaite du bonheur... Mais ce Pierre-Paul qui ne revient pas !

X.

[suite]

“ LA VOIX DE L'ÉCOLIER ”

ou

COLLEGE JOLIETTE

Paraît le 1er et le 15 du Mois

PENDANT L'ANNÉE MOULAIRE

ABONNEMENT (payable d'avance) 91.00

N. B. — Pour les élèves des universités, collèges et académies le prix d'abonnement est de 50 centimes

ON EXÉCUTE au Bureau de la *Voix de l'Écolier* toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Blanca de cour,

Blanca pour avocats,

Blanca pour notaires,

Ouvrages de ville

Spécialité de cartes de visite imprimées dans les derniers goûts

Promptitude et soins garantis.

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1843

dirigé par les

Clercs de Saint-Viateur

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE

CONDITIONS

Demi-Pensionnaires \$ 20.00

PENSIONNAIRES.

Enseignement et pension 100.00

Lit, lavage, raccommodage..... 18.00

Usage d'un pupitre..... 1.00

Leçons et usage du piano..... 20.00